

Jean 20, 1-2, de 1-18

« Le dimanche, Marie de Magdala se rendit au tombeau de bon matin, alors qu'il faisait encore sombre, et elle vit que la pierre avait été enlevée de l'entrée du tombeau. »



Pâques

Dans les faubourgs de Jérusalem, le cimetière est là. Quelques oliviers, voire quelques figuiers et autres arbres, se dressent entre les tombes et peut-être, le long des allées. Quelques oiseaux égaient les lieux par leurs chants. Paradoxalement, le cimetière accueille la vie. Il y a de la vie en ces lieux de mémoire. Cette vie n'est certes pas celle que l'on aimerait voir, ou avoir. Mais à l'aube de ces présences, il y a quelque espérance qui se dessine. Imaginons, qu'au petit matin, à l'aube, à peine la lumière levée, au chant des premiers oiseaux, une femme se rend sur une tombe, en particulier. Elle vient faire mémoire de Jésus, pour ce qu'il a fait, pour ce qu'il a dit, pour ce qu'il a été. Elle se dirige vers le mémorial quand elle découvre que la porte est grande ouverte. L'événement bouleverse la journée de la visiteuse, comme il bouleverse les disciples qui viennent vérifier les dires de cette femme. Ils font face à l'improbable. L'ouverture du tombeau, la disparition du corps, le témoignage de Marie-Madeleine, rien ne concorde pour un esprit rationnel.

Dans son évangile, Jean affirme que la parole a été faite chair (1,14a). Ce dimanche matin, Marie-Madeleine, les disciples découvrent que la chair a disparue. Dès lors que reste-t-il ? Une trace. Quelques morceaux de tissus, pliés, rangés. Un des disciples ose pénétrer dans le tombeau. Il voit et il croit. Qu'a-t-il vu de plus ? Même si le texte affirme que ces disciples n'avaient pas encore compris les Ecritures, ce disciple a capté quelque chose d'important. Si la chair a disparue, la parole reste. Ce disciple a fait le lien. De retour auprès de ses amis, il ne dit rien. Il médite en silence. La Parole le nourrit. Elle parle du Christ, de ce qu'il fut, de ce qu'il est et, de ce qu'il sera, avec chacun. En ce sens, la Parole est une parole de vie, éternelle, qui se renouvelle et se (re)découvre. Elle jaillit d'un tombeau vide pour rencontrer la vie et lui donner une signification. Il a su voir au-delà des apparences.

Tout le chapitre dessine un cheminement. Alors que les deux disciples sont repartis, Marie-Madeleine est restée. Elle pleure. « Il » lui manque. Mais ce n'est pas Jésus qui manque, c'est le corps. Elle est désorientée. Là encore, c'est une parole qui fait basculer la situation. Pas grand-chose, en fait. Elle entend juste son prénom. A travers cet appel, elle reconnaît l'Envoyé. Toutefois, comme un tableau fraîchement peint, elle ne peut le toucher. La peinture doit sécher. Marie-Madeleine vient tout juste d'entrer dans une démarche qui la dépasse largement. Elle doit la consolider. Pour cela, elle doit affronter l'incrédulité des disciples, l'incrédulité des hommes qui se sont enfermés. La pièce où ils se trouvent est à l'image du tombeau, sombre. Ils sont là, figés par la peur. Ils se sont repliés sur eux-mêmes. Ils attendent. Patients. Passivement. Quoi ? Qui ? Le savent-ils eux-mêmes ? Ils se tiennent là, dans l'obscurité, comme des bougies que l'on aurait placées à cet endroit, en attendant que la mèche soit allumée.

Jésus entre dans la pièce. Il est là, avec eux. La Parole commence son œuvre. Le don de la paix, le don de l'Esprit (ici, bien avant Pentecôte), les réconforte. Ils se réveillent. Le souffle qui accompagne le don de l'Esprit, allume les mèches prêtes à recevoir la flamme. Les disciples sont délivrés. Libres, ils sont appelés à aller dans le monde. La mission qui leur est donnée est simple ; mais il serait simpliste de croire qu'elle le serait. Ils doivent parler du pardon de Dieu. Leur mission se résume à porter, et à passer la flamme, de chandelle en chandelle, afin d'illuminer le monde de la lumière de Pâques.